

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 17

Artikel: Les Juifs : la dispersion. - Persécutions : II
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196861>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4.50; six mois, fr. 2.50.
ETRANGER : Un an, fr. 7.20.
Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ABONNEMENT AU « CONTEUR VAUDOIS »

Suisse. — Abonnement de 12 mois, fr. 4.50. —
6 mois, fr. 2.50. — 3 mois, fr. 1.30.
Etranger. — Abonnement de 12 mois, fr. 7.20.
— 6 mois, fr. 3.90.

Deux amateurs de musique.

On nous écrit des bords de la Grande-Eau :
L'histoire que vous nous avez racontée dans
votre dernier numéro concernant trois Neu-
châtelois qui, partis pour Paris, dans l'inten-
tion de visiter cette grande capitale, se bor-
nèrent à y passer une nuit, me remet en mé-
moire celle de deux habitants du grand district
au concours international de musique à Ge-
nève, je ne sais plus en quelle année.

J'ai même quelque idée que vous avez men-
tionné le fait en son temps.

Pour ne pas les désigner trop exactement,
je donnerai aux deux héros de cette amusante
aventure des noms supposés. Je les nommerai
Bonnacave et Brûlepain.

Tous les deux possèdent de beaux arpents
de vigne, dont les crus réputés font leur bon-
heur. Mais, il faut le dire, s'ils ne boudent pas
devant une bouteille d'Yvorne, elle n'est ce-
pendant pas leur idole. La preuve, c'est qu'ils
aiment la belle musique; ils en raffolent ! Le
concours international auquel ils vont assister
sera donc pour eux une véritable fête, un déli-
cieux régal !

Arrivés à Genève, nos deux amis s'infor-
ment de l'heure et de l'endroit favorable pour
voir défiler le cortège. On leur conseille la rue
de la Croix-d'Or et ils s'y rendirent; mais
comme il y avait environ une heure à attendre,
ils cherchèrent un endroit où ils pourraient
trouver une bonne bouteille.

La pinte du *Soleil levant* leur plut; ils y en-
trèrent.

— Avez-vous de l'Yvorne ? demanda Bonne-
cave de sa voix retentissante.

Le pintier, M. L., un bon et jovial Vaudois,
s'empessa, en reconnaissant deux compa-
triotes, de leur offrir du 75, du 76, du 77 et du
81 des meilleurs crus d'Yvorne.

Ils se décidèrent pour une bouteille de 77,
et, par une vieille habitude, ils invitèrent M. L.
à trinquer avec eux. « Crê nom, dit Bonnacave,
après avoir vidé son verre, je n'aurais jamais
cru trouver une aussi fine goutte à Genève. »

Et se servant d'une expression qui lui était
familière, Brûlepain dit au pintier : « Vieux Chi-
nois, pourquoi ne nous as-tu rien dit quand tu
es venu de nos côtés ? on serait venu plus sou-
vent chez toi ! »

— Qu'en dis-tu, Brûlepain, on en boit encore
une, hein ?

— Tais-toi, vieux dinde ! nous en voulons
boire encore deusse, comme des bons républi-
ciens.

Et voilà nos amis dans l'épanouissement
d'un bonheur sans mélange, échangeant les
propos les plus joyeux et entonnant des chants
patriotiques, tels que : *Gloire immortelle de nos*

âieux ! Tonnez, chants de sainte allégresse, etc.

Suffisamment désaltérés, ils se rendirent à
la rue de la Croix-d'Or; mais le temps avait
passé et une partie du cortège aussi. Ils en
virent néanmoins défiler suffisamment pour
gagner une soif et un appétit de première
classe.

Au *Soleil levant*, on ne sert pas seulement à
boire, mais aussi à manger, froid ou chaud,
selon qu'on le désire.

Voilà donc nos deux excursionnistes attablés,
se faisant servir une paire de belles et succu-
lentes côtelettes de mouton, avec pommes de
terre frites et salade, pour laquelle Bonnacave
s'est réservé de faire la sauce, car il connaît
ça, lui. Il a été dans l'artillerie et il paraît que
là, ça s'apprend à la perfection.

Après avoir diné comme des prêtres et bu
comme des rois, nos amis s'aperçoivent que
l'heure du bateau approche, car ils iront par
le lac jusqu'à Villeneuve, et de là ils prendront
le dernier train pour se rendre à leur domi-
cile.

Le trajet commence avec une abondante
gaité; il y a beaucoup de monde à bord et
aussi beaucoup de bruit. De temps en temps,
les mots : vieux dinde, vieux Chinois, nous
avertissent que nos deux amis ne sont pas en-
dormis. Arrivés aux environs de Lausanne, ils
entonnent : *Gloire immortelle de nos âieux !*
et *Tonnez, tonnez, chants de sainte allégresse*,
secondés par quelques belles voix, recrutées
parmi d'anciens camarades de la pièce, sur la
place de Thounne, qui se trouvaient là.

On approche de Villeneuve. La journée, si
belle et si gaie jusque-là, devient tout à coup
sombre; le lac commence à s'agiter comme si
les bons mots et les chants de nos amis avaient
mis en mouvement tous les esprits des eaux.
Mais ils ne perdent pas leur gaité devant cet
aspect terrible des ondes irritées, et Bonne-
cave répète encore : *Tonnez, tonnez !* accom-
pagné par le bruit des vagues déferlant avec
fureur contre les flancs du navire.

Un murmure de déception se fait entendre ;
il y a impossibilité d'aborder, et les passagers
doivent se résigner à débarquer à l'ancienne
mode, sur des petit bateaux auxquels beau-
coup ne se confient qu'en tremblant.

Une fois sur terre, chacun de courir à la
gare, car le train est là, ou plutôt deux trains
sont là, puisqu'il y a croisement. Brûlepain,
tout ahuri, monte dans le premier qui se
trouve devant lui et qui va à Lausanne. Bon-
nacave, moins distrait, a su monter dans celui
qui doit le conduire à sa vraie destination. In-
quiet de ne pas apercevoir son ami, il redescend
et visite les compartiments; point de
Brûlepain; il appelle, personne ne lui répond.
Le train de Lausanne vient de partir !... Pas
de réponse, pas d'indice, qu'est-il donc de-
venu ? Impossible de partir ainsi. Un soupçon
terrible vient de jaillir dans son esprit : s'il
était tombé à l'eau ! Bonnacave va donc laisser
partir le train sans lui. Il retourne en ville,
emprunte une lanterne, et, le désespoir dans
le cœur, la mort dans l'âme, il passe la nuit à

chercher son ami parmi les coquillages et les
algues marines que les vagues ont rejetés sur
la rive.

Le lundi matin, il se résigne à rentrer pour
annoncer la fatale nouvelle.

Le train arrive en gare et, en même temps,
une voix retentissante fait entendre ces mots :
Hé ! vieux Chinois ! que fais-tu par là ?

— Ah ! crê non ! te voilà ! — Tu m'as fait
passer une belle nuit ! Si je ne t'ai pas cru
perdu, noyé au fin fond du lac !...

Les Juifs.

LA DISPERSION. — PERSÉCUTIONS
II

Le peuple juif, quelque dispersé qu'il soit, quel-
ques vicissitudes qu'il ait subies, a conservé au mi-
lieu des autres peuples les caractères essentiels
de sa race. Lorsque la ruine de sa nationalité fut
consommée, un certain nombre de familles émigrè-
rent dans les contrées asiatiques et s'établirent prin-
cipalement sur les bords de l'Euphrate, dans l'Inde
et jusqu'en Chine. D'autres débris de la nation se
fixèrent en Occident, où ils devinrent un objet de
mépris et d'aversion, à partir de l'an 350 de l'ère
chrétienne. Ils furent soumis à d'horribles persé-
cutions. Leur sort ne s'améliora plus tard que dans
les pays tombés sous le joug de l'islamisme, où ils
purent se livrer au commerce, au Caire, à Bagdad,
à Cordoue. Au contact du génie des Arabes, ils cul-
tivèrent avec succès les sciences et les arts. Dès le
IX^e siècle, il y eut des communautés juives au
Caire, à Fez et au Maroc.

En Occident, les Croisés marquèrent pour les
Juifs une nouvelle ère de persécutions. Le peuple
décidé devint le souffre-douleurs de toute la chré-
tienté. On l'accusa d'être la cause de tous les fléaux,
de toutes les guerres, de toutes les calamités qui
affligeaient les disciples du Christ.

Les Juifs, au dire de leurs avides ennemis, empoi-
sonnaient les fontaines, immolaient les petits enfants,
perçaient l'hostie sacrée à coups de canif.

De cruelles persécutions contre les Juifs s'exer-
cèrent même sur les bords du Léman. En 1348, on
accusa, par devant la cour de Chillon, les Juifs ha-
bitant le Chablais, d'empoisonner les fontaines et
d'être les auteurs de l'épidémie qui régnait alors
dans le pays, où elle était appelée la *mort noire*.
Ces malheureux furent jetés dans les souterrains
de Chillon, soumis à la torture et à la question. Plus-
sieurs furent condamnés à être brûlés vifs. Des
chrétiens accusés de complicité furent livrés à d'af-
freux supplices. De nombreux détenus, non encore
condamnés, remplissaient les souterrains de Chil-
lon. Les gens de Villeneuve trouvant que la jus-
tice n'était pas assez expéditive, vinrent un jour
forcer les portes du château, enlevèrent les prison-
niers et les brûlèrent impitoyablement, sans distinc-
tion d'âge ni de sexe.

Chasser, tuer, piller les Juifs, c'était faire œuvre
pie, c'était venger le crime de leurs ancêtres qui
ont demandé et obtenu la mort de Jésus, du sau-
veur des chrétiens. Partout ils étaient l'objet d'une
impitoyable intolérance. En Angleterre, en Allema-
gne et même en Espagne, où ils avaient vécu en
paix sous la domination musulmane, ils furent tra-
qués comme des bêtes fauves. En 1395, ils furent
bannis du midi de la France.

En Pologne, où ils pénétrèrent au XI^e siècle, ils
jouirent d'une condition plus heureuse, surtout sous
le règne de Casimir-le-Grand, dont la maîtresse, la
belle Esther, appartenait à leur race. Mais sous le

roi Jean-Albert, ils redevinrent l'objet du mépris et des persécutions.

Pierre-le-Grand leur avait ouvert les portes de la Russie, mais en 1743, ils en furent chassés au nombre de 35,000, par l'impératrice Elisabeth. Ils y rentrèrent plus tard, puis de nouveau bannis.

Longtemps, les Juifs furent absolument exclus des armées européennes.

La Suède ne fut complètement ouverte aux Juifs qu'en 1854. Et c'est à peine si, 20 ans plus tard, l'Angleterre leur donna accès dans le Parlement.

En France, au contraire, l'égalité civile et politique leur est reconnue depuis 1791, et l'on vit plus tard arriver des Juifs au Corps législatif, au Sénat, au Ministère, témoin les Crémieux, les Fould, les Pereire, etc.

A Rome, avant l'annexion de cette ville à l'Italie, en 1870, les Juifs étaient confinés dans un quartier infect, le Ghetto, dont on fermait, la nuit, avec des chaînes, toutes les issues. Défense leur était faite de s'approcher des couvents et des églises, de causer et d'entrer en familiarité avec les chrétiens, sous peine de la prison.

A Lausanne, à l'endroit appelé le *Chemin-Neuf*, se trouvait autrefois une rue appelée *Péribot*, entièrement habitée par des Juifs. Cette rue a complètement disparu à la suite d'un incendie.

Les progrès de la civilisation font disparaître de plus en plus les haines contre les Juifs, et on peut prévoir qu'avec le temps cette race, confondue, fusionnée avec les autres, disparaîtra complètement. Si les Juifs sont encore des purs-sang, s'ils se sont préservés jusqu'ici de tout abâtardissement, il faut l'attribuer à la haine aveugle de ceux au milieu desquels ils ont vécu.

Sans doute les Juifs ont conservé quelques-uns des vices qui les distinguaient sur les bords de la mer Morte et du lac de Génézareth, sans doute le cours du temps n'a fait qu'augmenter leur apreté au gain; mais on est forcé d'user d'indulgence à cet endroit, si l'on songe que nous les avons systématiquement sevrés de tout rapport affectueux avec nous.

Le nombre des Juifs disséminés dans les cinq parties du monde est évalué à 4 millions, dont plus de 2 millions habitent l'Europe. C'est en Pologne, en Autriche, en Turquie et au Maroc qu'ils sont le plus nombreux.

D'après la statistique, il existe en France exactement 71,200 Juifs, pour une population de 38 millions d'habitants. Les Juifs sont répartis comme suit:

A Paris	42,000
A Bordeaux	3,000
Sur la frontière de l'Est	49,000
Soit au total	64,000

Restent 7200 disséminés par tout le territoire.

La fortune mobilière de la France est évaluée à 80 milliards. Les Juifs possèderaient pour 20 milliards de valeur mobilières; ils semblent avoir très peu de fonds employés en biens immobiliers. C'est un principe chez eux, maintenant comme au moyen-âge, de placer leur fortune de façon à pouvoir la réaliser promptement et facilement.

Argot des montagnes neuchâteloises.

Lundi 18 avril 1898.

Monsieur le Rédacteur,

Ayant lu dans les derniers numéros du *Conteur* les articles que vous avez publiés sur les argots de la Suisse romande, je vous envoie un échantillon de celui des montagnes neuchâteloises. C'est la reproduction très exacte de la conversation de deux ouvriers horlogers, que j'ai eu l'occasion d'entendre l'autre jour.

M. R.

— Hé! salut ma vieille *tronche* (ami), comment vas-tu?

— Comme un *chronomètre*. Et toi, ma *vieille tête de pipe*?

— Comme ci, comme ça. J'ai un peu *dérailé* hier, et j'ai la *sèche* (soif).

— Alors, s'agit d'aller en *étouffer un* (boire un verre).

— Pas *mèche*, je suis à sec, je n'ai plus le *rond*, et tu sais, pas de *galette*, pas de *liche* (sans argent, rien à boire).

— Pourtant le *singe* (patron) t'a fait le *prêt* (la paie) samedi.

— Oui, mais j'ai tout *légué* hier, je te dis (légué: dépensé).

— Alors qu'est-ce que tu as *buriné*? (fait).

— D'abord, je suis resté tard au *pieu* (lit), j'avais les *griots* (les bleus), car on a passablement pompé samedi chez Dubois en *tapant* (jouant) le *stock*; et sitôt que j'ai eu mis ma *pelure* (mes habits), je suis allé me faire *racler* (raser) en allant *siffler* un *perroquet* (absinthe). Et tu sais, la *verte*, ça demande, surtout chez Henry, alors on en a comme ça *liché* trois ou quatre en faisant une partie de *boutes*.

— Tu as eu de la veine?...

— Vouach! Je me suis fait *rouler* pour trois *tournées* et ensuite je me suis fait *gruger* 40 sous au petit jeu (jeu d'argent en même temps que la consommation). Et à midi je n'ai rien pu *boulotter*.

— Je t'*écoute* (je te crois), à force d'avaler des *couestes* (absinthe). Et puis tu as continué la soirée?... Je parie que tu étais fin *gueuse* (ivre) pour t'enfiler au *portefeuille* (te mettre au lit)?

— C'est pas malin, *ma boule* (nigaud). A force de bazarder des *kilos* (litres) on peut bien avoir un *grain*, mais au moins ce n'était pas une *grogneuse* (se dit lorsque l'effet du vin rend grognon).

— Une *pleureuse*, alors? (tristesse produite par l'effet du vin).

— Encore bien moins; on a pas mal *rigolé*; on a fait piquer une *monture* à César. Emile lui a fait une *bringue de graveur* (une bonne!) Il était fin *gelé* (ivre), on a dû le *remorquer* jusqu'à sa *tôle* (reconduire jusqu'à sa chambre).

— Elle est bonne celle-là. Mais ce n'est pas le tout, je *crache blanc* (j'ai soif); allons en *nettoyer un* (boire un).

— Mais je te *corne* (dis) que je ne n'ai plus de *braise*.

— Viens toujours. Il me reste une *dix-sept li-gnes* (pièce de cinq francs) dans mes *profondes* (poches), qui ne désire qu'à danser!

— A-t-elle des sœurs?

— Non, elle est orpheline, la pauvre fille!

— Il coule toujours bien ce Cortaillod. Dommage que ce soit tout.

— Foi oui, *dévissons* (partons), je n'aime pas voir les *corps morts* (bouteilles vides). Pourtant il rappelle...

— Vieux *lascar* (rusé, malin), je te vois venir, tu veux *rechausser* (demander une nouvelle consommation)... Hé! mademoiselle l'*auberger* (la sommelière), une *répétition* s'il vous plaît... et du même

Nous abrégeons quelque peu la série des exemples cités par notre correspondant. Ce qui précède suffit pour nous donner une idée de l'argot des montagnes neuchâteloises. Il y a là des façons de s'exprimer fort peu édifiantes et peu agréables à l'oreille; et l'on ne peut que désirer de les voir disparaître au plus tôt de notre langage.

Lo kegnu.

L'est portant oquî dè rudameint bon què lo kegnu!

Mé rassovigno adé quand n'étiant bouébo et que la mère revegnivè dâo for avoué lo foncet, coumeint on sè disputavè et sè trevounivè déveron lo kegnu po avâi la marca et s'on poivè, dâi iadzo, ein catson, solèvà la pliaqua et panâ on bocon pè dessus avoué lo dâi, coumeint on sè reletsivè lè pottès!

Et, on iadzo qu'on avâi agottâ, on poivè perein dzoure devant qu'on ein aussè on bocon tot tsaud, que cein no bourlâvè lo mor, et quand la mère ein avâi bailli à ti, lo kegnu étâi dza à mâiti medzi devant qu'on aussè coumeincî à dinâ.

Cè kegnu, oî ma fâi, est oquî dè bin bon, et pu qu'on ein pâo fèrè dè totès lè sortès: âi perès collâ, âi perès tranguelions, âi pronmès reniglaudès, âi pronmès à caions, âi pruniaux, âi cerisès, âi grezallès, âi rezins, âi mâorons, âi pommès, âo vin quoué, à la tiudra, enfin quiet,

avoué on moué d'affèrès; y'ein a mémameint qu'ein font avoué dâo niyon que cein dâi rein ètre tant croûie se y'a prâo cassenarda. Crayo que n'y a què lè coquîès, lè tsatagnès, lè rezins dè rattès, lè gratta-tiu et lè bêlössès que ne valliont rin po ein fabrequâ.

Ora, po que sâi destra bon, l'âi a assebin manâirès et façons dè la vela. Cliâo dè la vela l'âmont asse mince qu'on folliet dè catsimo, tandi què pè la campagne, lo font épais coumeint on livret dè serviço, et quand l'âi a onco pè dessus lè quartâi dè perès âobin dè pom-mès, lo kegnu a bin on bon pouce dè hiaut, que cein vo fâ retrussi lo bet dâo pifre quand on lo medzè; mâ, l'est dinse que l'est lo meillâo et que renforçè lo mè lo pétro.

Cliâo fignolets dè la vela, que n'ôusont pas sè contsi lè pattès, lo medzont pas non pllie coumeint no z'autro, avoué lè quatro dâi et lo pâôdzo, mâ l'âo faut on n'assiéta avoué 'na fortsetta et on couté et tè tsappliont cé kegnu pè bocons coumeint se medziront dâo bouli âobin on bifetèque.

Et bin, vo mé deri tot cein que vo voudràî, mâ y'âmo bin mi noutra mouda, kâ, n'y a qu'à âovri lo mor et on pâo âo mein ein preindrè dâi bouènes morsès, et s'on s'eimbardoufflè dâi iadzo lè pottès, quand l'est dâo kegnu âi cerisès, seimbiè totparai que l'est dinse que vo fâ lo mè plliési.

Enfin, quiet! l'est coumeint po bin d'autrès tsouzès: tsacon sa mouda.

Diont que dein lo canton dè Lutserna, viront lo kegnu sein dessus dezo po lo medzi! Ora, vo mé deri on pòu se n'est pas 'na vergogne dè mépresi dinse lo bin dè Dieu! kâ, se l'est veré que viront lo kegnu, tot cein qu'est dessus dâi dècatâl perquie bas et lo meillâo est fottu; mâ petètrè bin que n'âmont rein que la pâta.

Y'e oîu derè assebin que pè lè z'Allemagnès, ployont lè bocons ein quatro tot coumeint on motchâo dè catsetta que soo tot frais dè la gardaroba. Dè clia manière, vo n'êtes pas fottu dè vâirè, devant dè moodrè, s'on vo baillè dâo kegnu âi premiaux âobin âi z'épenatsès. Por mé, n'âmerè rein pliantâ lè deints dein dâi z'affèrès dinse, kâ, avoué clia mouda, on pâo vo fèrè medzi dâo kegnu qu'est dza mouzi, âobin totès sortès d'autro caienéri.

On a bo ètrè pas tant dolliet, quand on medzè oquî, faut qu'on pouessè vâirè cein que l'est et se failai tsandzi dè mouda po medzi lo kegnu, y'âmerè atant clia dâi Bâlois, et vouai-que coumeint font:

Quand volliont don medzi dâo kegnu, lo dè-coppont pas coumeint no, pè galès bocons, mâ font âo bi maitein on perte riond, gros coumeint on cadran dè relodzo, pu s'einfattont la têtâ dein cé perte tant què lo kegnu sâi à râ l'âo mor, adon morzont dedein, et à mèsoura que medzont, font veri avoué lè mans lo kegnu devant l'âo mor et s'ein piffront tant què que ne restè perein què lo revon. C. T.

Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin.

Chacun sait que telle fut la réponse du meunier Sans-Souci au grand Frédéric, lorsque celui-ci le somma de lui abandonner sa propriété pour agrandir le parc royal. — Voici, à propos de ce même moulin, une petite anecdote racontée jadis par les journaux allemands:

Le fameux moulin de Sans-Souci est encore la propriété d'un des descendants de l'obs-tiné meunier. Mais, dans la même famille, les hommes se suivent et ne se ressemblent pas:

Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs.

Donc, le descendant de Sans-Souci, pressé d'argent, fit savoir au descendant de Frédéric II qu'il était disposé à lui céder son moulin.